

DREAM BANK

LAURE MARY-COUÉGNIAS



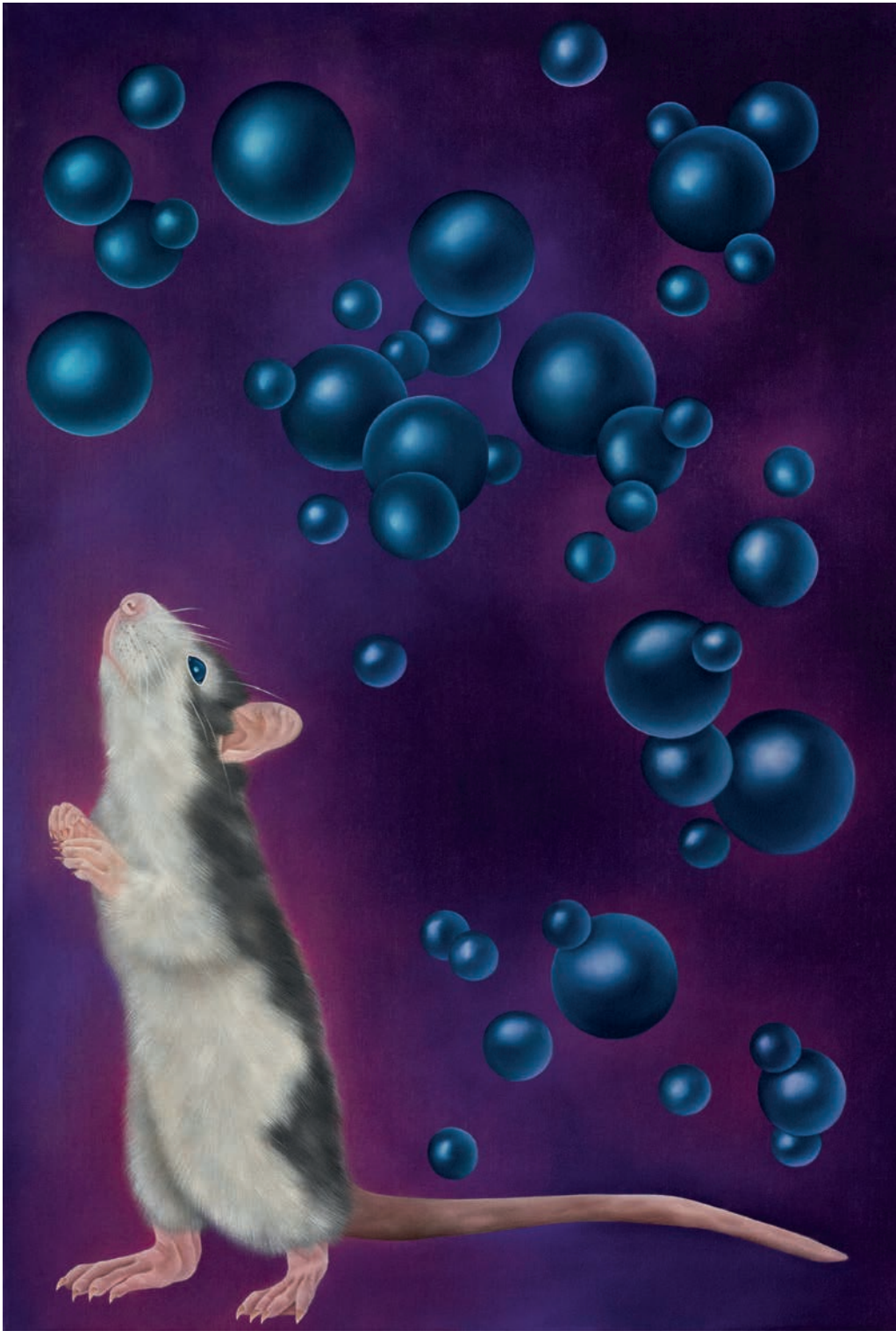
Laure Mary-Couégnias lors de sa résidence au Domaine de Roueïre / 2021 © Bérénice Nouvel

Rêve, évasion, voyage... ces mots raisonnent dans l'esprit de chacun d'entre nous. En ces temps de pandémie, inviter **Laure Mary-Couégnias** a été une évidence pour la **Communauté de communes Sud-Hérault**. Ses créations à mi-chemin entre l'art naïf et le surréalisme nous mettent du baume au coeur. Face à ces oeuvres aux couleurs contrastées et intenses, on oublie le contexte sanitaire, on ose une échappée vers un monde poétique et onirique, d'une étrange beauté.

Du 12 février au 17 décembre 2021, le Centre d'Arts et du Patrimoine du Domaine de Roueïre à Quarante est heureux de présenter cette talentueuse artiste française. À travers l'exposition *Dream Bank*, que Laure Mary-Couégnias a créé spécialement pour l'occasion, le Domaine a souhaité reteinter notre vie de gaieté et d'espoir. C'est ainsi qu'en plus de ces 15 huiles sur toile et de son jardin de céramiques exposés en dialogue, l'artiste est venue en résidence pour réaliser une vaste et vibrante peinture murale.

Afin d'éclairer son travail, elle a travaillé de concert avec l'historien de l'art Yves Guignard pour la rédaction des textes de ce catalogue qui vous plonge dans son univers envoûtant.

Page 4 : Laure Mary-Couégnias, ***The Night Of***, 130 x 89 cm, Oil on canvas, 2020 © Maurine Tric



1

PRÉSENTATION DE L'EXPOSITION

HOLD UP À LA BANQUE DES RÊVES

PAGE 4

2

LAURE MARY-COUÉGNIAS

PARCOURS ARTISTIQUE

PAGE 6

3

LA TRAME DES INFLUENCES

RENDRE À CÉSAR ET AUX AUTRES

PAGE 10

4

DEVENIR PEINTRE

QUELQUES CONSIDÉRATIONS TECHNIQUES

PAGE 18

5

RAMIFICATIONS
ET EXTENSIONS DU DOMAINE DE L'ŒUVRE

UN UNIVERS EN DIALOGUE

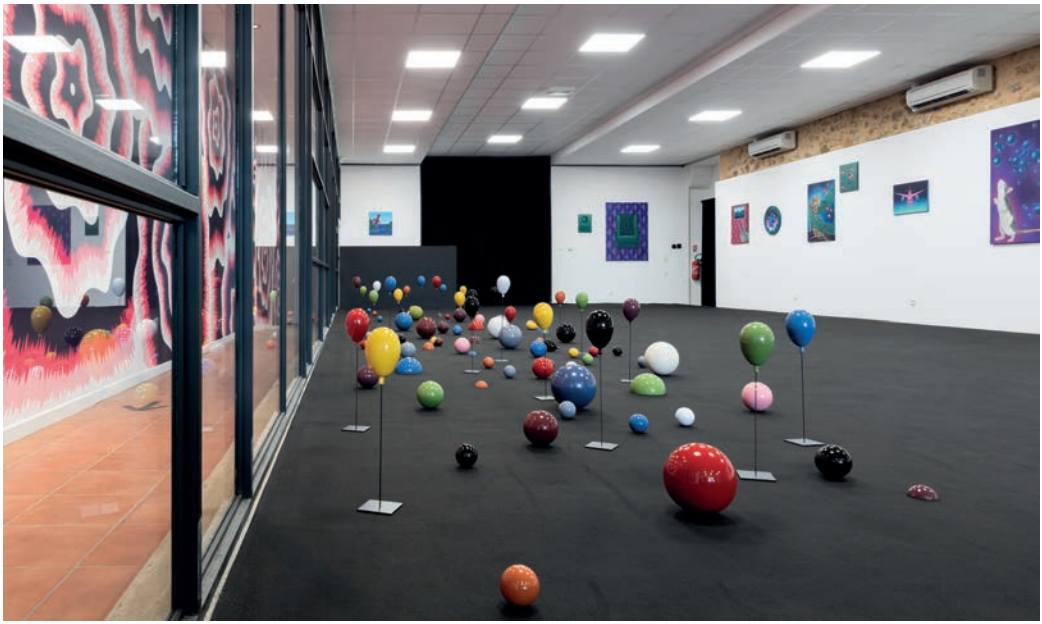
PAGE 22

1
PRÉSENTATION DE L'EXPOSITION
HOLD UP À LA BANQUE DES RÊVES

Dream Bank désigne une banque de rêve. C'est un endroit virtuel où l'on vient déposer et stocker ses rêves. Pour les conserver, les partager ou au contraire les protéger ?

Alors qu'elle médite un prochain projet d'exposition au printemps 2020, l'artiste Laure Mary-Couégnias est prise dans la tourmente de la pandémie mondiale du coronavirus et le confinement qui l'accompagne. Enfermée, restreinte dans ses mouvements, l'écran et la toile (dans tous les sens du terme) sont des moyens de s'échapper. Elle va chercher sur Internet de nouveaux lieux, de nouvelles sources d'inspiration, et son univers pictural pourra ainsi continuer d'être nourri et de croître.

Ce besoin d'évasion est une manière de résister, de tromper les règles coercitives qui apparaissent, c'est un moyen de renverser l'ordre établi. Dans le même schéma de pensée, avec un soupçon d'anarchisme; une banque, c'est fait pour être volé. De là, elle note des pseudonymes, s'enfonce dans des blogs liés à ces banques de rêve, traque des individus pour leur dérober des images, des visions, leurs illuminations. Ce processus de filature un peu voyeur livre néanmoins uniquement des étincelles, des points de départ, car le tableau final se mêle de différentes influences. Le monde du rêve est en effet celui de toutes les libertés, et particulièrement celle de tout métamorphoser.



© Melkan Bassil

Le surréalisme est un terrain de jeu dont Laure Mary-Couégnias a fait son territoire. Un univers aux montagnes répétitives et vertes, stylisées à la manière des primitifs italiens ou d'un Naïf comme André Bauchant. On baigne ailleurs dans des ambiances à la Magritte, dans des murs de feuillages qui semblent se confondre avec une sorte de papier peint, à plus forte raison qu'ils sont tantôt décor et tantôt revêtement d'un objet. Dans son monde où l'inversion peut s'imposer comme nouvelle norme, le motif matelassé qui d'habitude recouvre des fauteuils devient lui aussi décor, rideau de scène, présentoir.

Son monde onirique est dépeuplé, les animaux y ont fait leur nid, et seuls des objets disproportionnés, propres, neufs et comme récemment délaissés, rappellent l'existence d'une civilisation, peut-être titanesque, en tout cas poétique. Comme dans un palais des glaces, par des reflets de motifs et de couleurs, les éclats de rêves qui sont montrés ont un air familier dans leurs différences pourtant très grandes.

Parmi les leitmotivs, des sphères apparaissent qui ne sont ni les billes de l'enfance ni les boules bleues du sapin (qu'un certain prince américain du kitch -Jeff Koons- introduit aussi dans des copies de tableaux anciens), mais ce sont les rappels de celles que tiennent dans leurs mains *Les Trois Grâces* de Raphaël au musée Condé du Domaine de Chantilly ! La référence est autrement délicate, de niche s'il en est, le musée qui abrite la collection du duc d'Aumale est un château qui se visite, mais qui ne prête jamais ses trésors. Aurait-on idée de chercher ici, chez Raphaël ce maître de la Renaissance, l'onirique et même le surréalisme au fond ? Car ces boules auraient enchanté André Breton, on dirait des instruments divinatoires, un jeu de pétanque céleste.

Dans les tableaux de Laure Mary-Couégnias, ces boules de toutes les couleurs brillent comme des perles, des bijoux minimalistes dans des écrins de peinture. Il n'y a plus guère de doute, on tient là l'auteur du braquage de la banque des rêves.

2

LAURE MARY-COUÉGNIAS

PARCOURS ARTISTIQUE



© Maurine Tric

Laure Mary-Couégnias naît le 8 novembre 1989 - sa famille (elle a une sœur aînée) n'aura guère de peine de se rappeler l'autre événement de ce jour d'automne : la chute du mur de Berlin.

Ses parents se sont rencontrés jeunes, durant les vacances, il étudie la communication visuelle aux Beaux-Arts d'Orléans, elle est encore au lycée et suivra la même voie que lui. C'est ainsi quelque temps plus tard que Laure grandit dans un environnement de livres d'histoire et d'images, où la vie est ponctuée de visites de musée, mais pas seulement. Il faut situer aussi le milieu de l'enfance, en Haute-Savoie, les parents y achètent tôt une maison qui surplombe une vallée. On est immédiatement dans la nature, et on jouit d'une belle vue plongeante sur les villes et villages au loin, il y a de quoi se constituer un monde intérieur, au grand air, sans trop parler.

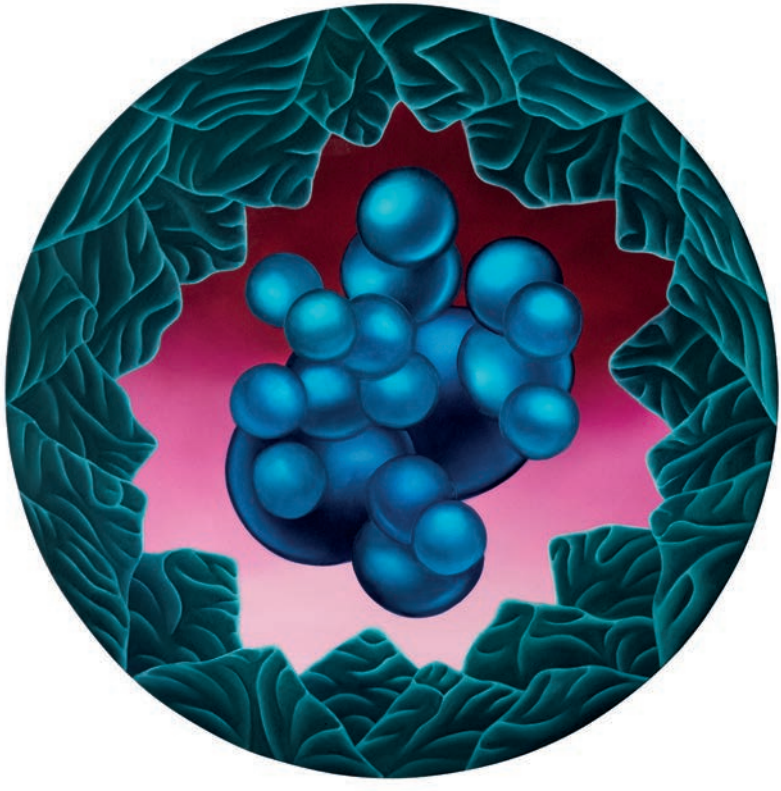
Vers l'âge de 9 ans, on diagnostique à Laure une malformation du squelette. Elle grandit ainsi, peu épargnée, entre séjours à l'hôpital, corsets, prothèses et cruauté des autres enfants, le caractère ici se forge et se trempe.

L'immobilité c'est aussi la découverte de la lecture, du cinéma et d'Internet, dès ses balbutiements.

Élève distraite, Laure choisit dès qu'elle le peut la voie d'un métier technique et c'est vers l'école de couture d'Annecy que d'abord elle se tourne. Elle vit au sein du pensionnat dans une promiscuité très nouvelle pour elle et dans une ambiance très genrée.

Après cette première formation, elle se voue au costume historique. Nous sommes en 2008. C'est une première révélation et l'élève discrète devient une des meilleures de sa classe, elle travaille tout le temps dans ses loisirs, plus la tâche est longue et minutieuse, plus elle en retire de plaisir. S'il s'exprime aujourd'hui différemment, par la peinture, ce trait de caractère demeure.

Elle s'installe avec son diplôme à Lyon durant une année, dans le quartier de la Part-Dieu. Elle enchaîne des mandats d'habilleuse dans le théâtre et le cinéma, mais dans une ambiance qu'elle juge très dure. La créativité lui manque. Elle fait d'autres petits boulots à côté pour compléter. Elle se réinstalle à Annecy l'année suivante, toujours tirant le diable par la queue. Elle songe alors à refaire des études.



Laure Mary-Couégnias, *The Galaxy Tour #1*, 50 cm, Oil on canvas, 2020 © Maurine Tric

Hésitante, pour forcer le destin, elle décide de préparer en secret un concours, un seul, qui lui semble hors de portée - les Beaux-Arts de Lyon. En 2010, elle est admise du premier coup alors que personne de son entourage ne savait qu'elle s'était présentée. Elle trouve un appartement accolé à l'École.

Elle qui s'intéresse surtout à la peinture, tombe de haut pour atterrir dans l'art conceptuel, c'est pratiquement tout ce qu'il y a au programme. C'est une grosse déception. Le ton est dur et l'atmosphère semblable à celle d'une jungle. On se pique ses idées, on se met des bâtons dans les roues.

Elle s'épanouit pourtant dès la deuxième année lorsqu'elle arrête d'essayer de faire ce que ses professeurs attendent d'elle, elle va comprendre qu'il faut qu'elle soit elle-même, qu'elle n'écoute que son envie.

Elle peint alors son premier tableau, un cadre et du feuillage, au rendu très naïf. Elle réalise de plus en plus de toiles comme un petit secret, tout en regardant beaucoup, notamment, les peintures de Séraphine de Senlis.

Contre toute attente, ses professeurs qui sont à l'opposé de cette esthétique valident son étrangeté, sa singularité, plutôt que de la réprimander, ils l'encouragent.

Après cette première victoire, elle gagne leur respect par son acharnement au travail, plus rien ne semble pouvoir l'arrêter.

Elle termine une licence en 2013 avec mention et un Master DNSEP avec les félicitations du Jury en 2015.

Grâce à l'ADERA*, elle trouve son premier atelier dans la périphérie de Lyon, durant 3 ans. Un an après son diplôme, elle commence aussi à enseigner et montre son travail dans diverses expositions collectives. 2016 est également l'année de sa première exposition personnelle à Paris.

En 2017, elle est présentée à la Biennale internationale d'art contemporain de Lyon et l'année suivante à celle d'Anglet sur la côte basque. Des centres d'art contemporain commencent aussi à exposer son travail individuellement.

En 2018-2019, lauréate d'une résidence à la Cité internationale des arts à Paris, elle effectue cependant des allers-retours à Lyon pour donner ses cours. Elle produit beaucoup durant cette année et décide de s'installer à Paris définitivement l'année suivante.

En parallèle, c'est le commencement d'expériences à l'étranger avec une exposition collective à Cuba. 2020 l'aura vue montrée à Los Angeles et à Londres dans des présentations de groupe. Enfin, 2021 est l'année des premières expositions personnelles à l'étranger avec des projets à Los Angeles et Athènes.

*Association des ateliers d'art et du design du Grand Large Auvergne-Rhône-Alpes

Page de droite : Laure Mary-Couégnias, ***Happy Dreamer***, 130 x 97 cm, Oil on canvas, 2020 © Maurine Tric



3

LA TRAME DES INFLUENCES

RENDRE À CÉSAR ET AUX AUTRES

Avant de rentrer dans cet univers, de retracer sa genèse et de suivre la courbe de son évolution, il peut être instructif de revenir sur une figure majeure de l'art moderne au tout début du XX^{e} siècle, à savoir Henry Rousseau dit le Douanier. Nous verrons qu'il y a plus d'une proximité de tempérament, sinon de parcours entre le vieux Naïf et Laure Mary-Couégnias à un peu plus d'un siècle d'intervalle.

D'abord, tout peintre se doit d'avoir un certain nombre de références. Et tandis qu'une singularité manifeste réside au cœur de l'œuvre, il est parfois amusant de voir combien les modèles révérés et avérés de tel ou tel artiste peuvent



Laure Mary-Couégnias, ***Rocket Party #2***, 81 x 65 cm, Oil on canvas, 2020 © Maurine Tric

être éloignés esthétiquement de leur univers. Ainsi le Douanier Rousseau avait pour modèle - non pas les primitifs italiens à l'exquise maladresse, mais aussi au génie desquels on l'a comparé -, mais les peintres officiels de son époque, Pierre Puvis de Chavannes, Jean-Léon Gérôme et jusqu'à William Bouguerau.

De ce dernier, il va s'inspirer très directement d'un tableau *Égalité devant la mort* pour créer un de ses chefs-d'œuvre *La Guerre*, les deux œuvres aussi différentes qu'étrangement familières sont toutes deux aujourd'hui accrochées au Musée d'Orsay.

Peut-on aller jusqu'à affirmer que Rousseau aurait fait un art pompier s'il avait pu ? S'il avait su ? Si on lui avait appris ? Est-ce que s'il n'avait pas été employé de l'octroi, s'il n'était pas venu à la peinture sur le tard, il aurait développé un style académique sûr et sans aspérités ? Enfin est-ce que cela n'aurait pas été un beau gâchis puisqu'il nous manquerait aujourd'hui tout ce qui fait justement la saveur de Rousseau ? Cette gaucherie devenue une force plus grande !

Cependant, Rousseau n'a-t-il pas eu conscience à un moment qu'il lui était donné de proposer quelque chose de différent et de nouveau ? Est-ce qu'il n'a pas été l'un des premiers peintres parisiens à représenter dans une toile la tour Eiffel, en 1890, une année seulement après sa construction alors que la scène artistique en majorité méprisait cette esthétique inédite, par trop industrielle ? Lors du banquet que vont lui organiser Picasso, Braque, Apollinaire au Bateau-Lavoir, le Douanier aura cette phrase inoubliable à l'intention de Picasso dont il contemple les premiers essais cubistes : « Toi et moi, nous sommes les deux plus grands peintres de notre époque, toi dans le style égyptien et moi dans le style moderne » ! Ici peut-être est la preuve que Rousseau a tout de même pris la mesure de sa propre singularité.

Laure Mary-Couégnias est dans une similaire posture quand elle raconte son parcours. Elle a fait les Beaux-Arts de Lyon et l'on n'y proposait pas de cours de peinture. L'enseignement était entièrement voué à d'autres techniques, plus conceptuelles, plus abstraites. Elle est une autodidacte qui regarde avec un œil envieux et plein d'admiration ses contemporains qui ont bénéficié de l'enseignement des Beaux-Arts de Paris en section peinture. Elle dit d'eux que leur technique est tout simplement superbe ! Elle enrage d'avoir mis parfois des années à rendre certains effets que ces mêmes collègues ont pu maîtriser en un après-midi de cours. Elle voudrait peindre comme eux, mais elle n'y parvient pas.



Tout est là. Après réflexion toutefois, elle doit bien admettre que leur virtuosité a tendance à les rendre très proches les uns des autres. Il est beaucoup plus difficile de développer une singularité, d'emprunter des chemins de traverse quand on a appris à filer droit. Elle, elle n'a rien appris du tout, ou alors par elle-même, c'est ce qui la rend si spéciale.

Dans tous les cas, les vrais modèles de Laure Mary-Couégnias ne sont pas ses collègues parisiens et la première grande inspiration est justement une dissidente par excellence, Séraphine Louis, dite « de Senlis ». Cette femme fort simple, vieille fille dans un petit village, présentant certainement quelques traits autistiques, qui gagnait sa vie en faisant des ménages, avait pour hobby de faire de la peinture jusqu'à ce qu'un marchand d'art de la place parisienne d'origine allemande, Wilhelm Uhde, la découvre, la soutienne, et lui permette finalement de vivre de sa peinture pendant quelques années, juste avant la crise des années 1930 qui verra l'artiste décompenser et finir internée dans un asile où elle mourra en 1942. Séraphine avait un univers bien à elle, cousu de délires mystiques et de plantes fantasmagoriques.

Un film à succès de Martin Provost avec Yolande Moreau a popularisé Séraphine auprès du grand public en 2008. On y voit l'artiste mélanger ses couleurs, comme une sorcière ses potions, ou pour le moins de manière expérimentale et intuitive. Dans son parcours Mary-Couégnias s'en inspire directement quand elle s'essaie à peindre avec des pinceaux de maquillage et autres velléités de s'ouvrir à tous les possibles pour se trouver un langage. Aujourd'hui revenue de la plupart de ces expériences, elle n'est pas mécontente d'avoir eu Séraphine comme guide et inspiratrice, cela décloisonne et permet quelques découvertes utiles, par soi-même, découvertes qui pourront être réinvesties ailleurs, recyclées.

Page de gauche : Laure Mary-Couégnias, *Nowhere At Last*, 130 x 162 cm, Oil on canvas, 2021 © Communauté de communes Sud-Hérault



Laure Mary-Couégnias, *Daydreaming*, 50 x 50 cm, Oil on canvas, 2020 © Maurine Tric

Séraphine c'est également une école d'humilité et Mary-Couégnias d'avoir eu à son propos ces mots très tendres : « elle devait rester très longtemps sous un arbre pour voir une feuille comme ça. Après quoi, elle peint un truc qui dure des heures ». Dans l'apprentissage du métier de peindre, on ne peut faire l'économie d'observer le monde, encore et encore.

L'école des Naïfs est donc ici fondatrice - même si le terme d'école n'est pas approprié pour évoquer la cohorte des solitaires héritiers de Rousseau, c'est tout de même en les fréquentant dans les musées et dans les livres que Mary-Couégnias indirectement complète sa formation.

Une autre grande figure est Camille Bombois, le peintre des lutteurs de foire et des femmes aux cuisses et autres formes généreuses, l'espiègle rigolard, l'ancien marchand de frites. On retiendra justement ici l'humour, le refus du solennel, la joie des couleurs, et quelques clins d'œil érotiques parfois que l'on va retrouver aussi chez Mary-Couégnias. Chez elle aussi cette interrogation : « Est-ce que Bombois peignait assis ? Tu sais, à cause de certaines déformations… ». Il faut avoir eu mal au dos pour se poser de telles questions.

Enfin, même s'il n'est pas une figure autant tutélaire, on ne saurait oublier le pépiniériste André Bauchant pour compléter ce groupe d'influenceurs malgré eux. Les vertes montagnes stylisées à la régularité répétitive qui sont dans l'exposition qu'accompagnent ces textes font énormément penser à certains paysages de cet artiste.

Pour un créateur, regarder des autres artistes, c'est se nourrir d'un matériau brut qui va être absorbé et rendu sous une forme nouvelle, appropriée, digérée, personnalisée.

Pour l'amateur, le public, le lecteur, le critique qui se prête à l'exercice, parcourir ici les grands modèles de Mary-Couégnias, c'est se donner autant de possibilités d'éclairer l'œuvre, sous des angles divers et d'y trouver des portes d'accès. Par exemple, les peintres Edward Hopper et David Hockney sont pour elle des exemples de force tranquille et de solitude. Celui-ci est un savant metteur en scène qui arrive à insérer de grandes tensions dans ses constructions, par sa manière d'isoler certains objets ou bâtiments, sans parler de la dramaturgie lumineuse. Celui-là est un vieillard qui en remontre à n'importe quel jeune homme avec une simplicité de moyens et de trait hallucinante, il peut dessiner avec un iPad, l'équilibre est toujours juste, les contrastes puissants. Le premier est le chantre de la solitude physique, c'est le second le champion de la solitude mentale et sociale.

Comment se manifeste cette solitude qu'elle voit en eux chez Laure Mary-Couégnias ? Ne peint-elle pas justement l'absence ? Son univers est dépeuplé, ses animaux eux-mêmes sont parfois empaillés ou semblent tels. L'humain n'est jamais loin, mais il n'est jamais là.

Quand Laure Mary-Couégnias parle des surréalistes, c'est pour dire que c'étaient des rêveurs aux yeux ouverts, des gens qui maîtrisent tout de leur égarement volontaire. Ce n'est en effet pas les adorateurs du hasard qui la hantent, mais plutôt les stratèges. Quand il s'agit de les nommer, avec René Magritte et Giorgio de Chirico, ce sont les Américaines Kay Sage



Laure Mary-Couégnias, *An Old Game #1*, 41 x 33 cm, Oil on canvas, 2020 © Maurine Tric

et Dorothea Tanning qui lui viennent à l'esprit. Des trois premiers, il est facile de retenir aussi bien une grande pureté de construction, que des vides considérables, théâtraux - enfin, chez Magritte surtout, des tas de motifs répétitifs, ornementaux comme des feuilles, des plumes, des roches. Voici autant de manières de re-regarder l'art de Laure Mary-Couégnias qui puise également dans tous ces mécanismes.

Il semble plus compliqué de composer avec le foisonnement narratif d'une Dorothea Tanning - où est le lien ici ? D'une manière curieuse, on remarquera que si elle en utilisait beaucoup, celle qui fut la femme de Max Ernst a une sorte de maladresse dans les drapés qu'elle peint comme des lambeaux. Est-ce dans cette petite faiblesse que s'est niché le coup de cœur que Mary-Couégnias nourrit pour elle ? Il y a une forte étrangeté dans ses drapés à elle aussi.

Les contemporains, des deux sexes, ne sont pas oubliés, il faut mentionner ici une artiste fort proche de l'art brut, dense et surchargé, comme l'Américaine Dorothy Ianonne ou le monde acidulé et érotique de la Japonaise Aya Takano. Les liens qu'elles entretiennent avec l'univers de Mary-Couégnias sont plus ténus, même si la bizarrerie et la stylisation des formes nous portent bien loin du faire académique, on est dans l'expression et le panache. Elles ont toutes cela en commun.

Deux peintres français méritent d'être distingués au panthéon intime de

Mary-Couégnias. Il s'agit d'abord de Marc Desgrandchamps, le premier grand artiste vivant dont elle a fait la connaissance et dont la visite d'atelier fut mémorable avec son univers surréaliste aux mystérieuses transparences. Le second est Gilles Aillaud, disparu en 2005, le délicat peintre de la tristesse mélancolique des animaux enfermés dans leurs cages. Avec ce dernier, il n'est pas compliqué ici de tracer un lien étroit, d'évidence.

Une autre artiste qui marque par la qualité très exigeante de ses rendus, de sa peinture proprement dite, c'est Emily Mae Smith, une Texane, représentée notamment par la galerie Perrotin à Paris. Les couleurs chantent, les dégradés aussi, c'est pop et plein d'énergie, gorgé de surréalisme avec des balais pourvus de bras, tout droit sortis du dessin animé *Fantasia*. Mary-Couégnias appartient à n'en pas douter à la même famille d'artistes que cette Américaine de dix ans son aînée, à l'embranchement du pop art, d'un surréalisme revisité, à quoi elle-même ajoute l'héritage des Naïfs.

Une liste d'influences, telle qu'on vient de la faire, ne saurait être exhaustive et surtout elle n'explique rien ou elle ne justifie rien, elle autorise au mieux des entrées alternatives dans le travail, des portes dérobées, des regards renouvelés.

4

DEVENIR PEINTRE

QUELQUES CONSIDÉRATIONS TECHNIQUES



Laure Mary-Couégnias, *An Old Friend #1*, 40 x 60 cm, Oil on canvas, 2020 © Maurine Tric

Le parcours de Laure Mary-Couégnias qui mène à la peinture n'est pas linéaire ou tracé d'avance, il tâtonne et progresse pas à pas. Comme on se met en quête d'un sommet particulièrement élevé, on démarre au pied, on emprunte des voies, on se réjouit de chaque étape et on continue. C'est un apprentissage aussi qu'elle compare elle-même à celui d'une langue, on développe des outils linguistiques, un vocabulaire, des phrases, des modules qu'on va pouvoir combiner en les améliorant, et ainsi de suite.

Les premiers éléments de langage développés par Mary-Couégnias sont deux motifs aussi différents que complémentaires et qui vont dialoguer -en tout cas pour l'un d'entre eux- jusqu'aujourd'hui avec le reste de son univers : le feuillage et le faux bois, c'est-à-dire la surface peinte créant l'illusion du bois. Ce dernier motif arrive en quelque sorte par tradition familiale, le père de Laure Mary-Couégnias a une formation de peintre en lettres, c'est-à-dire qu'il est formé à la signalétique, à l'artisanat décoratif et utilitaire, il est en mesure de réaliser toute affiche en couleur, toute enseigne comme on le faisait avant la modernisation des techniques d'impression. Ainsi, il a le faux bois dans ses cordes, tout comme d'autres illusions de matérialité, le faux marbre par exemple. Voici, entre autres, d'où elle vient. Elle apprend des fragments de son univers auprès de son père qui d'ailleurs peint aussi sur toile pour le plaisir, réinterprétant des Bombois… comme par hasard.

Si on considère cette illusion d'une matérialité qui est une superficie, on s'amusera de constater combien cela reste au cœur du travail actuel, le motif matelassé est venu remplacer le faux bois. Ainsi *The Moon Dance* (p.26), *Nap Time #2* (p.25), *Happy Dreamer* (p.11). Ce n'est pas tout à fait pareil, mais on va retrouver la même impénétrabilité, la même volonté de faire illusion et la garantie tout à la fois d'une surface plane sur laquelle le sujet flotte, se promène ou se met carrément en scène.

Le feuillage pour sa part marque la continuité avec les débuts tout en étant ici ramené à une surface plane, décorative. Son feuillage est devenu un motif de papier peint. Ainsi *Rocket Party #2* (p.12) et surtout *Heavenly* (p.22) où il est comme imprimé sur un ruban dans lequel se drape la panthère. Le point de départ à cela est évidemment *Happy Dreamer* (on remarque au passage les pieds en faux bois du meuble) où le motif matelassé qu'on s'attend à trouver sur l'habillage du fauteuil échange sa place avec le feuillage qui aurait pu être en arrière-fond. On est parfaitement dans les codes du surréalisme avec des inversions de matière et de là, l'accident devient système, le motif s'autonomise, il n'a plus besoin de signifier autre chose que sa couleur et sa surface. Il peut dorénavant se décliner à l'infini.

Nous voyons avec ces deux exemples comment peuvent dialoguer des tableaux du début avec ceux de l'étape actuelle du parcours, tel qu'on le connaît jusqu'ici, car il nous emmènera pour sûr encore ailleurs. Force est de constater que ce feuillage a évolué considérablement et qu'aujourd'hui la gestion des dégradés de lumière donne une considérable épaisseur à cette couche picturale quand ce n'est pas une franche profondeur pour tous ces tableaux qui n'ont pas en toile de fond un motif plane, que ce soient les paysages ou les dégradés lumineux de *Heavenly*, *The Night Of* (p.4), *An Old Friend #1* (p.20).

Mais tout cela ne répond pas encore à la question : comment devient-on peintre finalement ? Comment réussir toujours mieux à rendre telle réalité observée ?

Pages 22 : Laure Mary-Couégnias, ***Heavenly***, 92 x 65 cm, Oil on canvas, 2020 © Maurine Tric
Pages 23 : Laure Mary-Couégnias, ***Close To Home #2***, 40 x 40 cm, Oil on canvas, 2020 © Maurine Tric



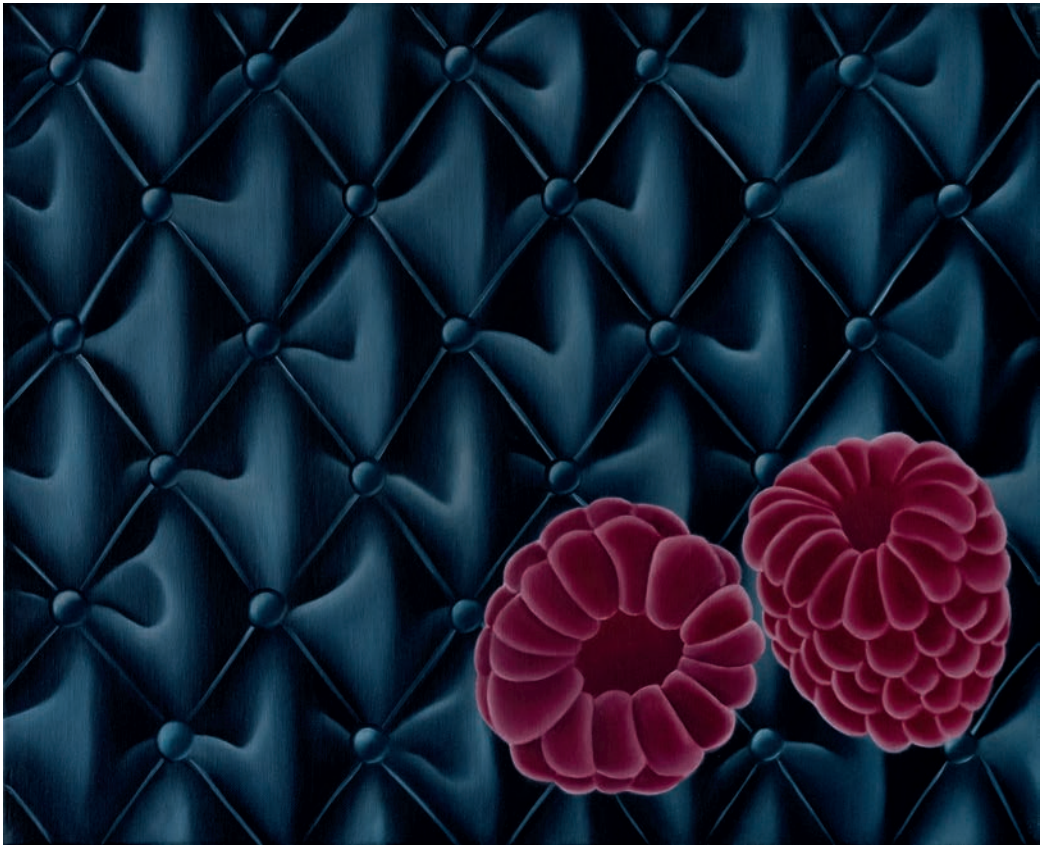


Il faut dire que le parcours de Laure Mary-Couégnias est particulièrement semé d'embûches, car il est autodidacte dans le sens le plus radical. En effet, on serait tenté de comparer cela à l'univers de la gastronomie. On vous sert un plat délicieux et complexe, vous pouvez en manger tant que vous voulez, mais vous n'aurez jamais la recette. À vous de vous débrouiller à partir d'ingrédients basiques pour retrouver ces goûts, ces consistances, etc.

Laure Mary-Couégnias se promène dans les expositions et c'est ce qu'elle fait, elle regarde, elle goûte et tente de recréer.

Comme lors d'une randonnée, on adapte son équipement à la météo, au terrain, au but, quelques adaptations techniques ont parsemé le parcours de l'artiste jusqu'ici. Naïvement, dans les premiers essais, la peinture à l'huile, discipline reine, a été approchée avec maladresse, à grand coup de térébenthine qui dilue tout, qui accélère le séchage mais qui empeste. Cette première expérience fut presque à en dégoûter la vocation.

Un jour, aux Beaux-Arts, un professeur lui recommande de passer à l'acrylique, car il ressent bien la souffrance de son élève qui voudrait aller beaucoup plus vite qu'elle ne peut. La décision n'est pas la plus facile à prendre, car dans le contexte du début des années 2010, si la peinture est déjà ringardisée, l'acrylique, c'est encore pire, c'est le summum du ringard. Mais l'artiste qui aime évoluer sans a priori se prête au jeu, compare tous les produits du marché et s'approprie enfin le médium qui lui permettra de travailler plus sûrement, sur de plus grandes surfaces et au rythme effréné qui est le sien.



Laure Mary-Couégnias, ***Nap Time #2***, 33 x 41 cm, Oil on canvas, 2020 © Maurine Tric

Arrivée, après quelques années, aux limites de ce moyen d'expression, elle a choisi de revenir à l'huile. L'opportunité lui en sera donnée par son établissement parisien, son atelier à la Cité internationale des arts, où elle retourne à des formats plus petits et revient à ses premières amours déçues, mais avec succès cette fois-ci et moins de térébenthine, car on peut s'en passer !

Aujourd'hui, elle a trouvé un équilibre qui mélange les deux médiums pour plus d'efficacité tout en conservant le spectre plus vaste de ce qu'il est possible de faire à la peinture à l'huile. Certaines sous-couches sont à l'acrylique et viennent dialoguer avec le résultat final à travers la transparence de l'huile. Comme disait le générique d'une émission de France Culture, il y a quelques années : « On ne risque rien à livrer le secret professionnel, car on ne livre pas le moyen de s'en servir… ».

5

RAMIFICATIONS ET EXTENSIONS DU DOMAINE DE L'ŒUVRE

UN UNIVERS EN DIALOGUE



Laure Mary-Couégnias, ***The Moon Dance***, 73 x 60 cm, Oil on canvas, 2020 © Maurine Tric

Laure Mary-Couégnias ne fonctionne pas comme ces artistes qui déclinent une même idée autour d'une série comme un exercice de style fondamentalement répétitif. Ce qui se rapproche le plus de la série dans son œuvre, ce sont les titres. En effet, certains tableaux sont baptisés à la chaîne et vont être rattachés par un même titre avec des numéros pour les différencier. Pour autant, il ne faut pas voir là un programme rigide. L'artiste produit avec une régularité qui force le respect, tâcheronne infatigable, il n'est pas un mois, pas une semaine, sans que dans son appartement atelier les toiles tout juste sèches s'empilent et disparaissent sous les suivantes.

Plus que des séries, on peut s'attacher à identifier à l'intérieur de son travail des chapitres, des moments, des groupes. Homogène, celui qu'elle a consacré aux fourmis illustre bien par l'anecdote son individualité artistique, les expériences qui furent les siennes aux Beaux-Arts et les pieds de nez qu'elle s'autorise.

Car elle se forme dans un contexte culturel bien précis, Laure Mary-Couégnias doit se confronter comme tout peintre de sa génération à l'héritage des avant-gardes françaises, tel que celui du groupe support/surface, dont un catalogue de 1969 proclamait : « L'objet de la peinture, c'est la peinture elle-même et les tableaux exposés ne se rapportent qu'à eux-mêmes. Ils ne font point appel à un « ailleurs » (la personnalité de l'artiste, sa biographie, l'histoire de l'art, par exemple). Ils n'offrent point d'échappatoire, car la surface, par les ruptures de formes et de couleurs qui y sont opérées, interdit les projections mentales ou les divagations oniriques du spectateur. ».

Aux Beaux-Arts, on lui dit qu'elle est « forte en couleur », qu'elle devrait essayer de se concentrer là-dessus et uniquement jouer sur les résonnances, abolissant le sujet, faire de l'abstraction géométrique… Certains étudiants travaillent avec des scotches, comme les peintres en bâtiment, les peignent, les enlèvent et cela trace des formes. Mary-Couégnias s'essaie à cette technique et obtient des résultats convenables. Elle se dit que c'est beau, mais que cela a été fait et refait. Après quoi, avec un grand cynisme, elle envahit au moyen d'une colonie de fourmis le motif de l'abstraction géométrique, elle relègue les formes géométriques à un décor. Elle a pourtant mis le doigt sur ce qu'elle défend : l'ornement, le décoratif, sa peinture justement autorise les projections mentales et les divagations oniriques.

Autre groupe, les tableaux qui furent réalisés autour de l'exposition « Hi, how are you ? » à Paris en 2020. Chacun d'eux est le théâtre d'une narration qui a été faite à Laure Mary-Couégnias. En quête d'histoires, elle est allée à la rencontre d'individus, elle s'est servie pour cela des applications de rencontre, de dating. Au lieu de chercher l'amour, elle demandait à ce que ses interlocuteurs lui parlent de cet oiseau rare qui manifestement leur échappait sans cesse. Certains se sont rebiffés, d'autres ont joué le jeu. Beaucoup plus narratifs que les tableaux auxquels elle avait habitué son public, ils thématisent généralement l'absence avec un espace nu vidé de ses occupants, des meubles délaissés, avec des tableaux dans le tableau, des paysages surréalistes de montagnes vertes et nues. Parfois un animal et le plus souvent mort. On en retrouve une trace ici dans la toile *The Moon Dance* (p.26), sauf qu'ici le motif récent du fond matelassé le rattache au chapitre actuel et le chat semble bien vivant. C'est ainsi qu'on glisse d'une toile à l'autre, mais aussi d'un groupe à l'autre, ils ont beaucoup de similarités, nombre d'éléments fonctionnent comme des leitmotivs mais chaque œuvre est unique, hors-série, irréductible. Si groupes il y a, ils sont intriqués comme les tuiles d'une toiture.

Le couloir qui conduit à la présente exposition au Domaine de Roueïre comporte une œuvre *in situ* monumentale.

Le couloir est investi d'un motif qui est devenu la signature de Laure Mary-Couégnias au fil des années. On trouve ce même type de fleurs réalisées pour la première fois en 2011 selon toujours le même protocole, cinq pétales, quatre étages, trois couleurs (avec des petites variations). Ce ne sont pas des fleurs qui existent dans la nature, mais elles fonctionnent bien comme décor.

Un jour durant ses études, on lui prête un mur aux Beaux-Arts de Lyon, elle décide - plutôt que d'y mettre des tableaux - d'y réaliser sa première peinture murale. « Et si je faisais simplement mes fleurs ? Comme un échantillon sans fin. » se dit-elle.

Le mur comportait un petit retour en « L » au niveau du sol, elle le peint également, elle aime voir son motif comme s'il coulait. Tout à coup, les fleurs avaient trouvé là leur rôle.

La Biennale internationale d'art contemporain de Lyon a été sa 3e et 4e tentative d'investir l'espace avec son motif qui devient invasif et qui nous absorbe, depuis elle le fait quand l'occasion se présente, les murs sont effacés ensuite, ce sont des œuvres éphémères. Ils demeurent dans les récits, dans les mémoires, sur des photos. Un être humain aussi meurt quand la dernière personne qui se souvient de lui disparaît, la plupart de ses murs, même ceux qui sont effacés, vont mettre un moment à disparaître tout à fait.

Un tableau peut être souvent perçu chez elle comme un sujet sur un décor, celui-ci par ailleurs flottant, pratiquement jamais ancré, de fait aucun de ses objets ou de ses animaux ne projette sur le fond ou sur le sol une ombre portée, ce qui accentue toujours leur présence surréaliste, leur archiprésence comme suréclairée, au détriment du réalisme.



Laure Mary-Couégnias, ***Dreams Road***, 300 x 1500 cm, Wall painting, Domaine de Roueïre, 2021 © Communauté de communes Sud-Hérault

Un sujet et un décor donc, qui peuvent en quelque sorte se dissocier et être sorti de la toile, indépendamment l'un de l'autre. C'est-à-dire : les fleurs étaient d'abord un décor et en les sortant de la toile pour en faire des murs entiers, elle effectue un changement d'échelle qui nous positionne nous spectateurs à l'intérieur de son univers, nous devenons en quelque sorte nous-mêmes le sujet du tableau.

À l'inverse, il est possible d'extraire le sujet du tableau pour lui faire gagner une autonomie dans la troisième dimension. La série des glands qu'elle va baptiser *My Golden Friend* est d'abord le sujet de plusieurs tableaux, certains avec des écureuils, certains avec des glands isolés. Un jour, le gland va être décliné en céramique, il a échappé au tableau, mais on ne saurait oublier d'où il vient.

Les sculptures de Laure Mary-Couégnias sont réalisées régulièrement avec le concours et les conseils de son père qui s'est fabriqué pour son loisir un four à céramiques.

La céramique et la surface émaillée permettent de réaliser des objets de grand soin et surtout délicats et précieux. Cela peut contribuer à jouer avec le sens dont elle les investit. Les glands par exemple participent de toute une sémiotique autour du mouvement #metoo, les mâles sans tact, sans éducation, les brutes, ce sont eux les glands, à l'époque de « balance ton porc », on peut même songer qu'ils sont même moins que des porcs puisque ces derniers les mangent et que cela donne le jambon le meilleur du monde, le « Pata Negra ». Ainsi le vulgaire par excellence devient précieux et délicat par un retournement ironique, mais il continue à être présenté à même le sol.

En ce printemps 2021, le *Dream Garden* (p.31) enfin montre des sphères et des ballons qui sont les dernières réalisations plastiques de Laure Mary-Couégnias.

Ils présentent une variation poétique sur le thème de la sphère qui a fait son apparition dans l'œuvre depuis quelques mois, notamment à partir du tableau de Raphaël à Chantilly, comme il en a été question plus haut. S'illustre ici le goût de l'artiste pour le mystère et l'énigme. Car au fond, nul ne sait ce que c'est que ces sphères !

Elle nous parle à sa manière du confinement, elle est la sphère « privée », ce combat en soi, cette zone à défendre. Et puis, ce n'est pas si simple d'y vivre. Certains y parviennent, d'autres pas, elle les enferme et les étouffe. Elle est la forme la plus simple, celle qui n'a ni début ni fin. Elle est l'œuf originel, même si on trouvera toujours quelqu'un pour dire qu'au début était la poule.

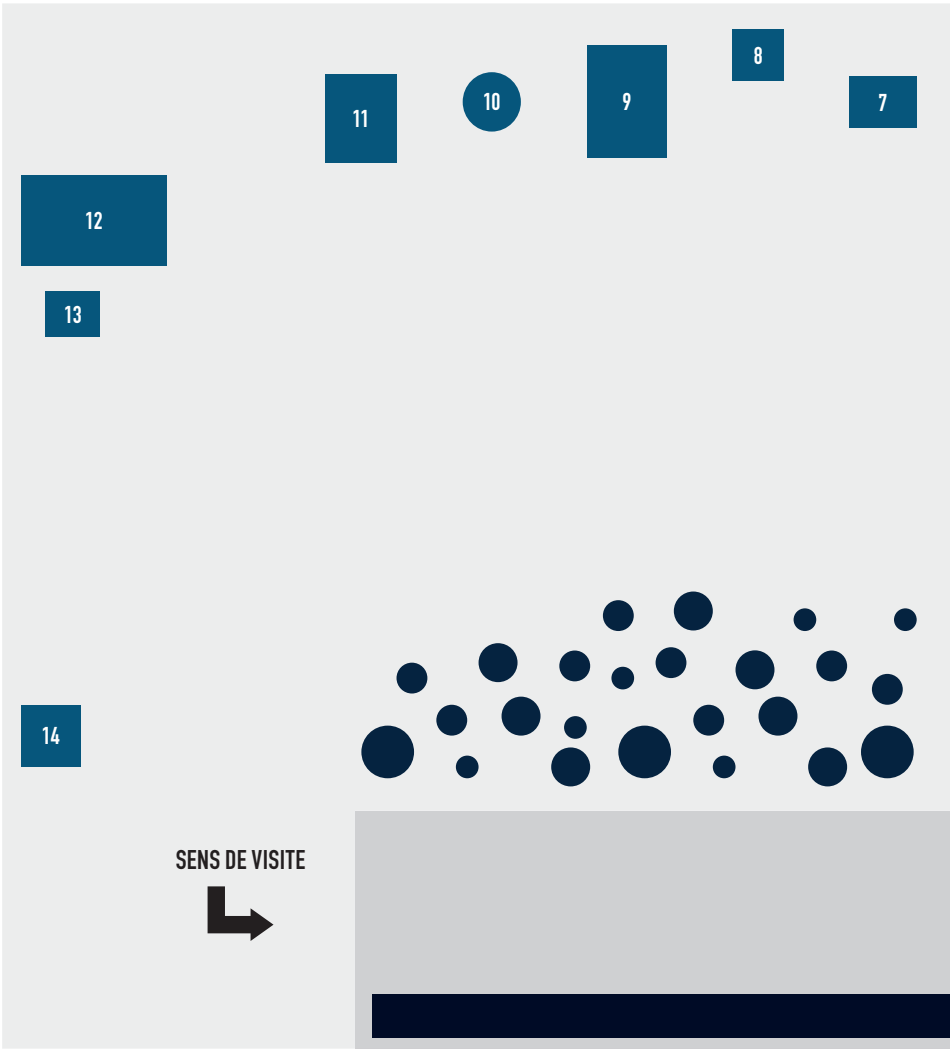
Textes : Yves Guignard

Page de droite : Laure Mary-Couégnias, ***Dreams Garden***, Variable dimensions, Ceramic, 2020/2021 © Melkan Bassil
Pages 32 : Laure Mary-Couégnias, ***Close to Home #1***, 40 x 30 cm, Oil on canvas, 2020 © Maurine Tric
Pages 33 : Laure Mary-Couégnias, ***The day of***, 46 x 55 cm, Oil on canvas, 2020 © Maurine Tric

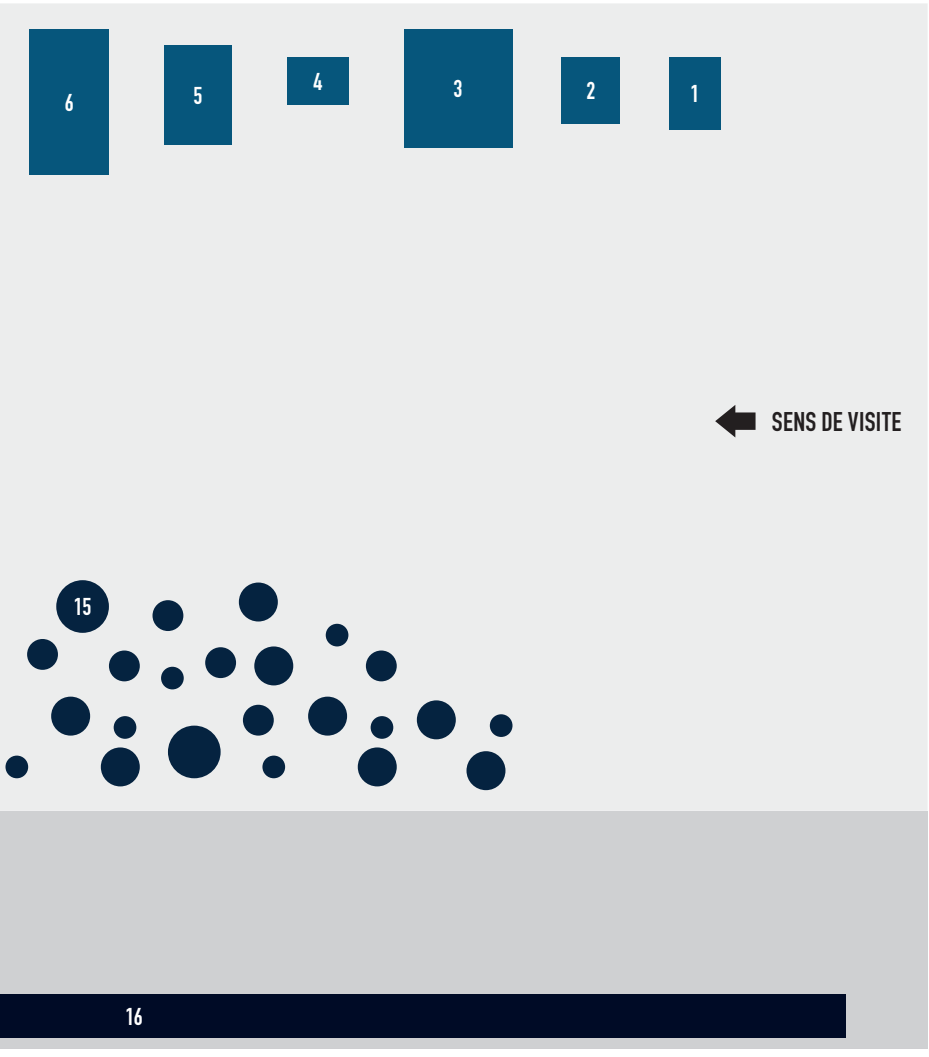








1. *An Old Game #1*, 41 x 33 cm, Oil on canvas, 2020
2. *The Day Of*, 46 x 55 cm, Oil on canvas, 2020
3. *Nowhere, At Last*, 130 x 162 cm, Oil on canvas, 2021
4. *Nap Time #2*, 33 x 41 cm, Oil on canvas, 2020
5. *Rocket Party #2*, 81 x 65 cm, Oil on canvas, 2020
6. *The Night Of*, 130 x 89 cm, Oil on canvas, 2020
7. *An Old Friend #1*, 40 x 60 cm, Oil on canvas, 2020
8. *Close To Home #2*, 40 x 40 cm, Oil on canvas, 2020



9. ***Heavenly***, 92 x 65 cm, Oil on canvas, 2020
10. ***The Galaxy Tour #1***, 50 cm, Oil on canvas, 2020
11. ***The Moon Dance***, 73 x 60 cm, Oil on canvas, 2020
12. ***Happy Dreamer***, 130 x 97 cm, Oil on canvas, 2020
13. ***Close to Home #1***, 40 x 30 cm, Oil on canvas, 2020
14. ***Daydreaming***, 50 x 50 cm, Oil on canvas, 2020
15. ***Dreams Garden***, Variable dimensions, Ceramic, 2020/2021
16. ***Dreams Road***, 300 x 1500 cm, Wall painting, 2021

HORS LES MURS

Dans le contexte sanitaire actuel, en parallèle de ***Dream Bank***, des reproductions de toiles de l'artiste ont été sélectionnées pour être exposées en extérieur sur les façades du Domaine et dans le bois de Roueïre.



Cinq œuvres sur bâche d'expositions précédentes de Laure Mary-Couégnias habillent les façades du Domaine.

© Communauté de communes Sud-Hérault



Le bois de Roueïre est peuplé de sept reproductions d'oeuvres sur bâche de Laure Mary-Couégnias.

© Laure Mary-Couégnias

LE DOMAINE DE ROUEÏRE,

LIEU DE CRÉATION ET DE PARTAGE

Le Domaine de Roueïre est un Centre d'Arts et du Patrimoine géré par la Communauté de communes Sud-Hérault. Située à Quarante, cette ancienne cave viticole a la particularité de réunir en un même lieu un Service éducatif de territoire, une salle d'exposition d'art contemporain et un fonds patrimonial (spécialisé dans l'histoire, l'art et le patrimoine). Le Domaine représente donc l'union entre le patrimoine historique et la création artistique actuelle. Tout au long de l'année, il mène des actions favorisant la rencontre entre l'art, le patrimoine et le public. C'est dans cet esprit de partage qu'il reçoit également des artistes en résidence afin de réaliser des oeuvres *in situ* ainsi que des installations sur l'ensemble du territoire.

Entre émerveillement et questionnement, les expositions du Domaine de Roueïre vous plongent au coeur de la création contemporaine. Peinture, sculpture, photographie, installations... elles ont pour but de susciter la curiosité de tous autour des pratiques artistiques actuelles. Entre rupture et continuité, elles posent un regard particulier sur l'évolution de l'art et créent ainsi un lien entre passé, présent et futur.

Ces expositions sont organisées dans le cadre de la Saison culturelle Sud-Hérault. Conçues comme des projets vivants, elles sont accompagnées d'une programmation coordonnée par le Service éducatif de la Communauté de communes : visites, ateliers d'arts plastiques, stages des vacances... Elles deviennent ainsi un support d'expression artistique unique pour le public participant.

Contacts : Communauté de communes Sud-Hérault, Centre d'arts et du patrimoine du Domaine de Roueïre
04 67 25 00 25, Domaine de Roueïre, 34310 Quarante
04 67 93 89 54, Siège de la Communauté de communes Sud-Hérault, 34620 Puisserguier

www.lasaison-sudhérault.com / www.cc-sud-herault.fr

LA SAISON

Le Service Educatif
COMMUNAUTÉ DE COMMUNES SUD-HÉRAULT



Le Domaine de Roueïre ©Melkan Bassil

Ce catalogue a été publié à l'occasion de l'exposition « Dream Bank ».

Artiste : Laure Mary-Couégnias
Textes : Yves Guignard
Photographies : Maurine Tric / Melkan Bassil / Communauté de communes Sud-Hérault
Graphisme : Communauté de communes Sud-Hérault

Cette exposition a été réalisée avec le soutien de :

PRÉFET DE LA RÉGION OCCITANIE
Liberté
Égalité
Fraternité

La Région Occitanie Pyrénées · Méditerranée

Herault Département

Droits patrimoniaux : Courtesy de ©Laure Mary-Couégnias

©Communauté de communes Sud-Hérault, 2021.

Laure Mary-Couégnias est diplômée de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Lyon, elle vit et travaille actuellement à Paris.

En 2021 au Domaine de Roueïre à Quarante et à l'invitation de la Communauté de communes Sud-Hérault, l'artiste propose sous le titre *Dream Bank* une exposition de ses derniers tableaux et sculptures. L'installation comprend également une peinture murale éphémère *in situ*.

Son travail qui plonge ses racines dans l'art naïf du début du XX^{e} siècle est aussi nourri de surréalisme et dialogue avec différents courants de l'art contemporain.

Réalisé spécifiquement pour *Dream Bank*, ce catalogue illustré retrace le parcours et les influences de l'artiste.

9 782956 848929

Sud Hérault
COMMUNAUTÉ DE COMMUNES